

# LE MUSEE DE SOCIETE ENTRE HISTOIRE ET MEMOIRE.

## LE PATRIMOINE ET LA QUESTION DE L'AUTRE.

### DE QUELQUES RAISONS DU PATRIMOINE.

Aloïs Riegl<sup>1</sup>, initiateur d'une première pensée du « culte patrimonial moderne », n'avait pas envisagé d'inscrire celui-ci dans une temporalité limitée. C'est que patrimoine et éternité ont cheminé de paire, et il faudra attendre la fin du XXème siècle pour que F. Choay<sup>2</sup> - entre autres - le comprenne comme un processus historique et situé, ayant de surcroît perdu son rôle dynamisant au profit d'une « fonction défensive : « *Il ne sert plus qu'à conjurer l'image statique d'une identité (...) et les incertitudes et l'anxiété d'une société qui ne peut plus maîtriser ni ses transformations, ni leur accélération* » (Choay, 1992)<sup>3</sup>. Le patrimoine, dont le sens pourrait être de plus en plus lié à l'émergence de nouvelles formes de vulnérabilité ne peut, en ce sens, être que *temporaire*. Si la récollection nous protège, poursuit F. Choay, comme moyen de défense dans une situation de malaise et de crise, elle ne peut être que momentanée : « *En tant que fonction narcissique, le culte du patrimoine n'est justifiable qu'un temps ; temps de reprendre souffle dans la course du présent, temps de réassumer un destin et une réflexion. Passé ce délai, le miroir du patrimoine nous abîmerait dans la fausse conscience, la fiction et la répétition* ». Prenant au sérieux cette proposition épistémologique selon laquelle il serait possible d'envisager une logique sociale de production patrimoniale qui s'inscrirait dans le temps de manière temporaire et non définitive comme le mettent en œuvre la majorité des institutions patrimoniales actuelles (archives, conservatoire, grands musées), nous nous sommes lancés en quête des « institutions temporaires du patrimoine » que sont les « petits musées » bas normands. De cette enquête, réalisée avec le Centre Régional de Culture Ethnologique et Technique de Basse-Normandie, nous retiendrons plus particulièrement un exemple que nous avons choisi de présenter dans la seconde partie de ce texte, qui nous offrira enfin la possibilité d'une reproblématisation de la sphère patrimoniale dans le contexte des « sociétés du risque ».

### *Nouvelles formes d'exposition du passé et archéotopie*

Plusieurs types de phénomènes peuvent caractériser empiriquement l'évolution des rapports que les sociétés (post)industrielles, requalifiées par Ulrich Beck en

---

<sup>1</sup> Riegl A. *Le Culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>2</sup> Choay F., *L'Allégorie du patrimoine*,

<sup>3</sup> Choay F., *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992 - p. 181.

sociétés du risque, entretiennent avec leur mémoire, parmi lesquels l'évolution qu'ont connus ces vingt dernières années les musées – initialement baptisés d'« arts et traditions populaires » - qualifiés de « musées de société » et/ou d'« écomusées ». Ne sont-ils, comme l'avait déjà pensé Marc Guillaume il y a trente ans, seulement destinés à rendre acceptable l'accélération du temps dans le développement des sociétés de consommation et de communication ? (Guillaume, 1980)<sup>4</sup> Paradoxalement, les objets qui font leur entrée au musée, ceux que l'on s'est un jour empressé d'oublier, ne sont-ils pas finalement les plus durables ? Leur valeur culturelle, ayant subi une sorte d'éclipse, est-elle restaurée par le choix de les patrimonialiser, contribuant ainsi à leur rendre une légitimité perdue ? La nouvelle muséographie pose de ce point de vue au moins une question essentielle : tout comme le musée révolutionnaire s'est saisi de la question de la destination de l'œuvre d'art (Déotte, XXXX)<sup>5</sup>, elle se saisit des traces d'un passé quotidien de plus en plus récent, jusqu'à se saisir du présent et même du futur. C'est que l'accélération muséographique qui accompagne la dynamique de l'obsolescence propre aux sociétés de consommation de masse concerne aussi bien les objets d'art que les biens de consommation courants dont la légitimité reposait sur la valeur d'usage, comme les objets techniques d'un âge industriel ou agricole révolu, ou encore la nature réifiée en parcs et en réserves, jusqu'à la vie elle-même dans les conservatoires d'espèces, d'embryons et de gènes. On parle aujourd'hui de conservation « ex situ » pour des espèces bientôt privées d'un territoire tel que l'ours polaire, qui serait conservé sous forme de gamètes congelées en attendant de trouver de nouveaux auspices.

### *L'essor patrimonial et la « fin de l'histoire »*

La sortie de l'historisme hérité du XIX<sup>ème</sup> siècle semble corroborer le passage du patrimoine construit comme « l'instrument d'un ordre » (Béghain 1998)<sup>6</sup>, à une « pensée sensible de la mémoire ». Si certaines initiatives nous autorisent à penser qu'une telle transformation des usages et de la vocation du patrimoine est en cours, la multiplication des entreprises à caractère commercial, notamment dans les expériences de développement local (rural ou urbain), doivent nous inciter à la plus grande prudence, tant la tentation est forte de poursuivre, dans le patrimoine et par la sortie de l'Histoire, l'écriture réifiante d'une « mémoire des vaincus ». D'un point de vue problématique, la question est de savoir dans quelle mesure la fin du projet moderne autorise à ne plus penser le patrimoine dans une perspective essentialiste - l'essence étant ici l'identité - mais dans une perspective ontologique, pointée en direction de l'être. Il est probable, comme le pense P. Béghain, que les deux figures cohabitent. Le dépassement de la « vérité historique » des traces de notre passé constitue le signe d'un abandon de la modernité comme « Grand récit » selon la formule de J.-F. Lyotard, cette dernière pouvant être définie par le choix de l'Histoire. Or nous assistons, dans les sociétés technoscientifiques contemporaines définies comme des « sociétés du risque »

---

<sup>4</sup> Guillaume M. *La Politique du patrimoine*, Paris, Galilée, 1980. 196 p.

<sup>5</sup> voir Déotte J.-L., *Le musée...*, op. cit.

<sup>6</sup> Béghain P. *Le Patrimoine : culture et lien social*, Paris, Presses de sciences po, 1998. 110 p.

(Beck, 1987), au retour de l'indétermination que l'on croyait conjurée par la maîtrise technique de la nature. Et c'est précisément dans cette période particulière de l'histoire des sociétés occidentales qu'émerge, comme préoccupation centrale, la question de la mémoire, qui apparaît dans l'ambiguïté de la crise (du manque) et de l'excès. Il nous faut donc appréhender dans un même mouvement ce que nous comprenons comme un effondrement du projet moderne, c'est-à-dire la démesure technoscientifique, le parachèvement ou l'hyper-réalisation de l'idée de progrès dans la catastrophe (Tchernobyl), et la déconstruction de l'Histoire comme structure temporelle de ce projet, non seulement dans l'effondrement du Mur de Berlin, mais aussi et surtout dans l'émergence de nouvelles formes de particularisme (développement local vs globalisation) et d'actualisation de la mémoire. Dès lors que l'ancien monde moderne est menacé, et que plus fondamentalement l'homme est atteint, au delà de la survie biologique de l'espèce, jusque dans ce qui définit son *humanité* même, la tentation patrimoniale apparaît comme d'autant plus légitime que le sentiment d'accélération et d'inéluctabilité de la catastrophe est grand. La société de consommation a révélé aux yeux du plus grand nombre sa véritable nature et apparaît désormais non comme une société d'abondance, mais de raréfaction des ressources vitales et de ce qui pouvait permettre à l'homme de s'enraciner dans un sol. La dynamique du patrimoine apparaît alors comme une réponse sociale et historique aux nouvelles figures de la menace et de l'obsolescence, pointant du même coup les limites d'une politique du patrimoine qui procède parfois à son tour à la réification et à l'instrumentalisation de ce qu'elle prétend préserver et/ou restituer.

Dans ses *Thèses sur l'Histoire*, W. Benjamin écrivait, en 1940 : « *Ils (les biens culturels) ne doivent pas exister à la peine des grands génies qui les ont produits, mais surtout à la corvée anonyme des contemporains. Rien n'est jamais un document de la culture sans être aussi et en même temps en tant que tel un document de la barbarie* »<sup>7</sup>. Dans le sillage de Walter Benjamin, se demander si l'on peut « *fonder sur le patrimoine si souvent constitué par les vainqueurs et destiné à assurer la permanence et leur puissance, une communauté de partage* » (Béghain, 1998)<sup>8</sup> constitue un horizon de pensée inhérent à notre questionnement du renversement du projet moderne dans des sociétés devenues technoscientifiques, et *a fortiori* sur les relations ancienne et actuelle entre le développement du champ patrimonial et l'écriture de l'histoire. Les musées de société furent constitués, dans un premier temps, au moment critique où l'essor industriel a remis en cause le pouvoir et la culture d'une certaine bourgeoisie de province, comme représentation de l'existence menacée de cette couche sociale, c'est-à-dire comme « arts bourgeois » et non « populaires » (Cuisenier, 1992)<sup>9</sup>. De même la muséographie industrielle apparaît le plus souvent comme le symbole de la puissance capitaliste, de l'aliénation ou de l'exploitation du travailleur, dont elle efface paradoxalement le négatif (en même temps que les traces), pour ne donner à saisir qu'une histoire blanchie, réécrite, nettoyée des accidents

---

<sup>7</sup> Benjamin, « Sur le concept d'histoire », in *Ecrits français*, op. cit., p. 356

<sup>8</sup> Béghain P., *Le Patrimoine : culture et lien social*, op. cit. p. 98.

<sup>9</sup> Cuisenier Jean « Que faire des arts et traditions populaires ? » in *Le Débat*, n°70, 1992.

« historiques » et sociaux, bref : un mythe ( Jeudy, XXXX)<sup>10</sup>. Ainsi le souvenir de la souffrance et de l'humiliation, de la disparition programmée de groupes sociaux (mineurs, paysans,...) participe de la mémoire, celle que partagent encore collectivement les communautés désœuvrées, rurales ou urbaines, mémoire devenue objet d'histoire depuis que l'Histoire ne constitue plus le garant ultime de l'avenir des sociétés que l'on qualifiait jusqu'alors de modernes. Avec le mémorial<sup>11</sup>, la mémoire des vaincus, construite par les vainqueurs, emprunte une nouvelle forme, textuelle et immatérielle, dont nous devons interroger les limites : celles de sa capacité à produire du sens. Si l'histoire est, pour Walter Benjamin, « *une seule et unique catastrophe qui ne cesse d'accumuler des ruines* » (Lacoste, 1978)<sup>12</sup>, on doit selon lui « *transformer ce qui existe en décombres, non pas par amour des décombres, mais par amour du chemin qui doit frayer un passage à travers les décombres* » (Dufour El Mahel, XXXX)<sup>13</sup>. Benjamin a ouvert la voie à une conception indéterminée et contemporaine du patrimoine, si l'on accepte de considérer celui-ci comme résultat de la décomposition de l'histoire moderne. Le recours à la notion d'*apokatastasis*, notion chrétienne liée à la résurrection des morts, en tant qu'elle définit la « restauration de ce qui fut détruit » ne vise pas seulement à sauver le passé mais « *à préserver son inachèvement, donc à respecter l'imprévisible du présent* » (Chesneaux, XXXX)<sup>14</sup>. La prise en compte du passé dans le présent ne pourrait dès lors se constituer autrement que comme celle d'un processus inachevé, contenant dans le champ du politique toute la richesse du possible.

## LE MUSEE TRANSITIONNEL COMME HYPOTHESE THEORIQUE

C'est au cours des réflexions que nous avons engagée sur l'élaboration d'un réseau de musées Bas-Normand et conjointement à un travail plus ethnographique réalisé pour le compte du Centre Régional de Culture Ethnologique et Technique (CRÉCET) de Basse-Normandie, que nous fûmes amenés à découvrir le musée de la mine de Diélette, dans la commune de Flamanville, dans le nord-Cotentin. Cette rencontre allait jouer un rôle important dans l'analyse socio-anthropologique de la muséographie « de société » régionale et sur la compréhension des fonctions sociales des petits musées, et plus largement encore sur les allégories contemporaines du patrimoine.

Pour situer l'objet, la mine de fer Diélette a employé au moins trois générations de mineurs, en rythmant en quasi-totalité la vie de cette petite commune du nord du département de la Manche, à quelques pas de l'actuelle centrale nucléaire de Flamanville. Elle est typique de l'industrie régionale, fortement territorialisée, peu

---

<sup>10</sup> Jeudy H.-P., *Mémoires du social*, op. cit.

<sup>11</sup> Nous appelons Mémorial un type de musée apparu dans les années soixante-dix dont l'objet n'est plus de collectionner et d'exposer des objets, mais de commémorer des valeurs. Le *Mémorial pour la Paix* de Caen en constitue un exemple typique.

<sup>12</sup> J. Lacoste, préface à *Enfance berlinoise* (Paris, 1978), cité par J. Chesneaux, op. cit. p. 324.

<sup>13</sup> M.C. Dufour El Mahel *La Nuit sauvée, Walter Benjamin et la pensée de l'histoire*, Bruxelles, 1993.

<sup>14</sup> Chesneaux J., *Habiter le temps*, op. cit. p. 324.

cosmopolite, entretenant de fortes relations avec le monde rural local et appuyée sur des réseaux de familles sédentaires et en situation d'interconnaissance. La mine de Diélette a fermé définitivement en 1962, alors que s'inaugurait une autre époque de l'industrie régionale avec la mise en œuvre des « grands chantiers » du nucléaire, la majeure partie des mineurs s'étant alors reconvertie dans cette voie, les autres ayant trouvé un emploi dans les travaux publics.

### *Construction d'une petite histoire : le récit, les objets.*

Pour la dizaine d'anciens mineurs que nous avons rencontrée, le projet d'exposition muséale est venu répondre à un profond désir de parole ou, plus précisément, au besoin de raconter *leur* histoire, celle dont il ne subsistait aucune trace visible dans l'espace public. L'élaboration du récit entendu lors de la visite se fondait, à notre grande surprise et contrairement au discours habituellement servi dans les musées de culture technique, non sur les aspects pratiques de la vie minière, mais surtout sur la vie sociale et politique du groupe, sur les grèves, les accidents, les corons, les événements marquants (ici la visite d'une personnalité, là une anecdote), sans oublier le tournage du film de fiction « La maison sous la mer », d'Henri Calef, qui consacra, après la Seconde Guerre Mondiale, la vie des mineurs de Diélette dans une évocation politique et partisane à peine dissimulée par une intrigue amoureuse. Ce qui s'expose, plus que de rares objets sauvés des eaux –la mine fut inondée car située sous le niveau de la mer –, ce sont principalement des valeurs, des principes et des vertus : « (...) *l'ambiance n'est pas la même, c'est pas la même camaraderie. On ne la comprend qu'au fond. C'est plus les mêmes au fond ; il y a les mineurs de jour et les mineurs de fond. On partage des risques* ». Cependant, cette vie-là n'est pour eux saisissable qu'à partir d'une compréhension globale des rapports sociaux au travail, des rapports de production, des événements rituels marquant la vie civile (la traditionnelle et particulière fête de la Sainte-Barbe, jour de fermeture de la mine et de congés payés), des rapports sociaux locaux entre mineurs et ruraux et entre les familles de mineurs, ou encore des enjeux collectifs de l'époque, en particulier liés à la guerre, à l'occupation, à la libération, à la résistance, etc.

Plus qu'une évocation technique propre à l'actuelle archéologie industrielle, nous entendions recueillir avant tout la mémoire collective d'une communauté, en particulier fondée sur la nostalgie de la solidarité qui existait entre mineurs et qu'ils se plaignaient de n'avoir pas retrouvée ultérieurement. Par exemple, la grève de 1949, récurrente dans les entretiens réalisés, a marqué la mémoire d'une expérience politique de la revendication et de l'autonomie comme élément fondateur - aujourd'hui oublié - de leur histoire. Beaucoup découvrirent ainsi dans cette expérience, qui a conservé tout son sens, qu'ils représentaient *ensemble* une force sociale suffisante pour s'opposer aux décisions jugées irrecevables dont ils se sentaient victimes et qu'ils pouvaient par conséquent peser sur leur destin.

### *Le musée comme cadre*

Au départ, l'idée de musée n'existait pas en tant que telle - encore faudrait-il en préciser le sens aujourd'hui - et il s'agissait comme en témoigne M. B. de réunir quelques objets à la demande du maire, qui aura joué le rôle d'un déclencheur :

*«Arrivés en pré-retraite, on s'est retrouvé à une demi douzaine, on a discuté avec le maire. On a commencé à rechercher des documents, des photos et nous avons été aidés par un professeur du CES, un passionné de la mine. Nous avons monté une petite expo gratuitement à la mairie et ça lui a plu. Alors on a fait une grande Sainte-Barbe où il y avait cinq cents personnes et c'est là que ça a démarré. Nous avons fait don à la commune de tous les objets à une condition, que l'association soit représentée à vie. Nous nous sommes débrouillés pour retrouver des objets, des photos, chacun a regardé ce qu'il avait dans ses tiroir». Le musée présente donc principalement des documents photographiques, des papiers, des plans et des articles de presse, ainsi que quelques rares objets (lampes, pioches ou casques) peu mis en évidence. Le lieu est ouvert au public durant la période estivale où un ancien mineur raconte, officieusement, son histoire « parce qu'il faut expliquer au monde, dit-il, ce qu'a été Diélette ». Mais le collectage des objets ne s'est pas limité aux seules reliques détenues par les anciens mineurs. Après la fermeture de la mine en 1962, les bureaux, restés longtemps à l'abandon, ont été pillés, et c'est ainsi que le patrimoine documentaire et les archives éparpillées se reconstituent au gré des dons, des signalements : ici un plan, là un cahier d'émargement du siècle dernier ou une photographie, tantôt chinés jusque dans une brocantes parisiennes, tantôt rapportés par des visiteurs. Ces documents restent, le plus souvent, dans la réserve et seuls sont offerts au regard ceux qui présentent un intérêt pour la mémoire. Les photos accrochées sur les panneaux artisanaux qui supportent la narration ne sont pas non plus originales : seule compte leur valeur documentaire, et les tirages d'époque ont été seulement empruntés, puis restitués à leurs propriétaires, le plus souvent des mineurs.*

#### *Transmission de la mémoire : les jeunes, la commune, le livre*

Emilien Diguët, Président de l'association des anciens mineurs, se rassure de ce que l'exposition intéresse encore les enfants et petits enfants des mineurs, qui en ont constitué le premier public en 1987 : *« On était parti sur le principe de montrer aux enfants de écoles ce qu'a été la mine, comment y travaillent leurs parents et leurs grands parents »*. Mais la transmission ne s'arrête pas là : *« L'exposition est tenue l'été par des enfants ou petits enfants de mineurs. J'en ai même vu commencer à expliquer au public. Ce sont toujours les descendants des familles de mineurs qui gardent l'exposition prioritairement »*. Et l'hypothèse de la disparition complète des derniers témoins directs est déjà envisagée : *« On y a pensé. D'abord, quand il n'y aura plus un seul survivant, le dernier remettra tous les biens à la commune, à la seule condition qu'elle s'engage à poursuivre l'exposition, qu'elle soit transmise »*. Quant à la question de savoir quels seront les passeurs de cette histoire dans l'avenir, là encore une solution a été envisagée : *« Un jour, il n'y aura plus de mineurs, mais il y aura des descendants de descendants. On a prévu de faire un livre, comme nos camarades de Bernais. On va demander à chacun de raconter sa petite chose »*. L'aspect technique de la mine est relégué au second plan, au profit du ressaisissement d'une mémoire collective et d'une histoire sociale. Jugant ainsi l'actuel document insuffisant, M. Diguët annonce que *« même les femmes qui faisaient la cuisine, qui amenaient les repas sur place en seront sollicitées. Il faut qu'elles participent aussi, leur vie*

*n'était pas facile, elles lavaient le linge,... On a prévu de faire un livre pour raconter tout ça,... même les jeunes, qui alternaient l'école et la mine ».*

### *Actualisation de la mémoire : la Sainte barbe*

L'actualisation des fêtes de la Sainte Barbe, patronne des métiers du feu, constitue probablement l'articulation essentielle entre le musée, le groupe qui le sous-tend et le territoire élargi dans lequel ils s'inscrivent, la commune en l'occurrence. A partir de 1987, année de création du musée, cette manifestation qui n'avait plus cours depuis la fermeture de la mine en 1962, a été ré-instituée, « à la demande des membres de l'association ». Elle constitue l'événement collectif et ritualisé, à caractère symbolique et peu spectaculaire, autour duquel s'articule et s'actualise la mémoire collective des mineurs et de leurs descendants, tout en cherchant la légitimation et la reconnaissance extérieure des institutions de l'Eglise et de la République, comme en témoigne le propos d'Emilien Diguët : « *On a refait la Sainte Barbe et on se rappelle ce qu'on a fait. On a de la peine pour les copains qui sont partis. On la fête avec nos camarades mineurs du Calvados,... La mine a fermé mais l'esprit de la mine reste. Ça fait vingt ans que ça dure,... on se connaît tous. Mais tous les ans, il y en a qui disparaissent. : depuis deux mois, ça fait cinq qui sont partis* ». Mettant en perspective la disparition du groupe dû à l'inexorable travail du temps, tout en visant à apprivoiser celui-ci dans une perspective non pathologique, la Sainte Barbe articule également la mémoire sociale (ou historique)<sup>15</sup> du groupe, c'est-à-dire la mémoire légitime, aux différentes institutions locales, dans le cadre d'une cérémonie minutieusement réglée et très ritualisée. La journée commence par le rassemblement des quelques deux-cents participants devant la Mairie de Flamanville, après quoi le défilé, suivant une effigie de la Sainte Barbe portée par quatre anciens mineurs, se dirige vers l'église au son d'une fanfare. Après une messe d'une heure, le défilé reprend sa route en direction du monument aux morts, où est déposée une gerbe en la mémoire des mineurs disparus. Enfin, le cinquième temps de la cérémonie est constitué par un vin d'honneur offert par la commune à tous les participants, pour finir par un repas festif et dansant auquel se joignent de nombreux habitants. La nouvelle cérémonie est beaucoup plus élaborée que sa version originale, alors limitée à la messe, ce qui témoigne de la recherche d'une reconnaissance officielle de la mémoire historique des mineurs (l'Eglise, par la messe ; la commune, par l'intermédiaire de la mairie ; ses habitants, grâce au repas ; enfin, la Nation, symbolisée par le monument aux morts). On pourra y voir, corolairement au musée, la volonté de marquer symboliquement l'espace public communal, notamment dans le défilé, et de ré-enraciner symboliquement la mémoire-histoire des mineurs dans un territoire. Mais la fête d'aujourd'hui ne doit pas faire oublier, rappelle E. Diguët, que la Sainte Barbe était avant tout, pour les mineurs, une journée chômée payée qui permettait, grâce à une prime accordée pour la circonstance, de s'offrir un bon repas au restaurant.

---

<sup>15</sup> C'est M. Halbwachs (*La mémoire collective*, op. cit.) qui a le premier pris soin de distinguer la mémoire collective d'un groupe, partagée par les membres qui le composent de l'intérieur de celui-ci, et la mémoire sociale, ou historique, qui en constitue la mémoire autorisée, ou légitime, vis à vis de l'extérieur.

## *Résistance de la mémoire : EdF et le risque d'appropriation*

« Quand on parle de la centrale nucléaire, remarque encore E. Diguët, on parle toujours de la mine en premier ». La firme électrique, aujourd'hui premier et presque unique employeur local de par la présence d'une centrale nucléaire, avait proposé, il y a quelques années, de déménager l'exposition des mineurs dans l'ancienne cantine de la mine de Diélette, dont elle avait fait l'acquisition, dans l'espoir d'y aménager un grand musée local où seraient représentées toutes les activités du Nord-Cotentin, de l'extraction du fer au nucléaire, en passant par l'agriculture. Bien qu'ils trouvèrent l'idée séduisante, et bien qu'ayant eux-mêmes participé à l'effacement des traces de la mine en construisant la centrale nucléaire de Flamanville à l'emplacement même de celle-ci, les anciens mineurs déclinèrent l'offre d'EdF et des collectivités territoriales associées, par peur d'une appropriation de la mémoire dont ils sont les derniers dépositaires. Le fait que l'histoire glorieuse de l'industrie soit en perte de légitimité, et particulièrement dans le nord-Cotentin où elle connaît une crise très forte depuis dix ans, n'est peut-être pas étranger à la volonté manifestée par les représentants d'Edf et quelques élus locaux de se réapproprier symboliquement, en l'incluant dans la continuité de leur propre histoire, la mémoire de la mine. En 1992, EdF avait déjà « offert » - pour E. Diguët, « restitué » - à l'association et au petit musée un wagon trouvé dans un puits et exposé jusqu'alors au sein de son établissement. Si les deux histoires se suivent, ainsi qu'il en fut dans la biographie des mineurs reconvertis dans les grands chantiers de construction de la centrale puis directement dans l'établissement, il ne saurait être question qu'elles soient confondues ou, pire, que la seconde recouvre la première comme la centrale recouvre la mine.

## *Témoignage et document*

Nous pourrions rapporter les expôts du petit musée de Diélette, par leur fonction, à cette catégorie d'objet particuliers qui, au sein de la catégorie des objets mnémoniques, ont été nommés par le sémiologue Marc Guillaume les *objets de suture* comme une série de tableaux de la mine et de ses environs, peinte par les mineurs eux-mêmes, alors que celle-ci était encore en activité. Ainsi avons-nous acquis la certitude que le monde d'objets constitué dans ce lieu n'avait rien de commun avec les traditionnels musées des ATP, destinés à produire une mémoire sociale, blanchie et victorieuse, ni même avec les musées des techniques, qui procèdent à leur manière d'une autre forme de neutralisation de l'histoire, de rejet de la petite histoire, par la médiation technicienne.

Mais si la « constellation » - plutôt que la collection - d'objets présentés dans ce petit musée pouvait prétendre servir à la construction d'une histoire, ce n'est assurément pas de l'Histoire dont il s'agit, ni d'une mémoire historique empreinte d'un souci de vérité, mais plutôt d'un « petit récit », expression d'une *mémoire collective* soucieuse de véracité, c'est-à-dire demandant à être comprise comme trace et comme preuve d'un temps achevé. C'est finalement tout un *monde*, relié à un imaginaire social et historique de la modernité, à la disparition duquel nous assistons au fil du dévoilement dans le témoignage, autant d'éléments épars, de



fragments de mémoire, d'images, de mots, de photographies, qui ne trouvent leur sens que reliés les uns aux autres et rapportés à une époque : fête de la Sainte-Barbe, club sportif, cinéma associatif, conditions de travail, solidarités, mouvements de grève, ...forment, comme les objets, une constellation de souvenirs prenant place dans le présent.

Nous donnerons deux exemples de l'importance du récit, prenant appui sur des objets pré-textes (littéralement : précédant et supportant le récit), qui montrent l'intérêt du recueil du témoignage oral comme actualisation du sens. L'un des interlocuteurs nous a relaté, alors qu'il faisait référence aux faits de résistance des mineurs pendant l'occupation, comment s'était constituée toute une organisation de brouillage des traces vis-à-vis de l'administration, à partir de l'édition de faux documents, notamment de faux papiers destinés à éviter, pour certains des mineurs concernés, la réquisition. Seul un témoignage permet d'éclairer aujourd'hui la véritable nature de ces documents et comment, à leur manière et parce que leur sens procède plus de la mémoire que de l'analyse factuelle, ils permettent encore de sédimer une mémoire collective particulière au sein de la communauté, celle de la Résistance. Notre deuxième exemple est constitué d'un article de presse exposé relatant un accident survenu au fond de la mine dans les années cinquante. Celui-ci avait en réalité eu lieu sur le trajet qu'effectuait le mineur, qui périt dans l'accident, entre son domicile et le « carreau » de la mine. Par solidarité avec la famille du défunt, mineurs et responsables de l'exploitation s'entendirent pour déclarer que l'accident était bien survenu au fond de la mine pour que la veuve et les enfants puissent percevoir une pension. Objet d'un faux événement, pour une vraie tragédie, objet prétexte pour évoquer la véritable solidarité qui unifiait la communauté des mineurs jusque dans la production de secrets communautaires, l'article exposé ne sert finalement que de prétexte au récit. Seule l'actualisation de la mémoire collective, *via* l'objet transitionnel, est ici porteuse de sens et de véracité.

Le fait que la plupart des mineurs de Dielette, une fois la mine fermée, ne se retrouvèrent pas « sur le carreau » joua un rôle important dans la construction de leur mémoire. Ceci enlève en effet au traumatisme qu'ont connu des régions comme le Nord de la France ou les bassins miniers de Belgique. En revanche, il ne fait aucune doute que s'est effondré, avec Dielette et quelques autres exploitations minières normandes, tout un monde de sens lié à des pratiques, des rituels, des croyances, à un imaginaire qui appartient désormais au passé. Le changement d'époque qui fut marqué par l'obsolescence de la mine de fer, symbole, avec le charbon, de l'âge industriel moderne (la mine de fer et de charbon comme point de départ du grand projet industriel reposant sur la glorification du travailleur et de la nation, etc.) a permis de lever le voile sur le « monde d'avant », révélant un monde à *hauteur d'homme* porté par les « petits récits ». Le propre de cette histoire locale faite de relations de sociabilité, de pratiques et de croyances communautaire, reste cependant d'être capable d'articuler la dimension particulariste de la culture (rites, techniques) à l'universalisme des valeurs (solidaristes). Si l'on conçoit donc les musées de société comme des lieux dans lesquels une communauté ou un groupe viendrait exposer les traces - les preuves - de son passé non-honoré, il faut bien leur attribuer une fonction thérapeutique au sens où ils serviraient de *cadre* au

processus de mise en deuil de la mémoire. Le musée que nous avons évoqué ne serait de ce point de vue qu'un simple support pour l'élaboration d'un petit récit ou d'une petite histoire, contre l'Histoire des vainqueurs qui s'inscrira dans le projet nucléaire naissant à quelques kilomètres de là, dans la région qui deviendra l'une des plus nucléarisées du monde, alors que la mine fermait. La temporalité de ce petit musée est incommensurable à celle d'un Louvre ou d'un grand musée de province : sa durée de vie est limitée dans le temps et il s'adresse à une génération qui souhaite marquer une transition, un passage. Le problème ne réside pas tant dans la disparition d'un monde, que les mineurs requalifiés acceptent avec résignation, que dans la *vitesse* de cette disparition. Nous proposons d'appeler *musée transitionnel* ce type de lieu où est mobilisé temporairement un patrimoine par une communauté, dans le souci d'affirmer d'une part la passéité de son passé dans l'Histoire (ou mémoire sociale), et d'autre part à « reprendre » les trous d'une mémoire collective dont le sens n'est pas dépassé, en procédant au récit du *témoin* de son temps.

## RETOUR SUR LA CONSERVATION

### *La conservation comme possible appropriation de l'autre*

Il nous faut maintenant concevoir la conservation comme une mise en œuvre spécifique, dans une époque donnée, de notre rapport au passé et de sa passéité. Tout en produisant une matérialisation du passé, elle participe nécessairement de l'élaboration collective d'une représentation de ce même passé dans le présent. Or, la conservation telle qu'elle nous apparaît dans son *résultat*, les objets ou savoirs conservés, suppose qu'à un moment donné on se soit soucié d'extraire au travail du temps et de l'oubli passif les objets ou des savoirs que l'on jugeait utile de conserver. Cette définition nous conduit à reposer la question dans ces termes : la conservation n'induit-elle pas également un traitement du présent comme « futur passé », c'est-à-dire un ensemble d'éléments dont on peut penser qu'ils vont passer parce qu'ils deviendront rapidement obsolètes ? Il nous semble que le ressaisissement actuel d'objets, de savoirs et savoir-faire, de récits, et d'éléments culturels de diverses natures appartenant à des communautés ou cultures menacées de disparition, au sens où elles manifestent leur *vulnérabilité*, en constituant leur présent comme futur passé, vise à inscrire ce dernier en temps que trace de leur passage et en temps que preuve de leur existence. Ce processus systématisé et autonomisé, car il s'agirait à présent d'un processus plus que d'un projet, peut être compris comme l'exercice d'un travail de deuil, dont nous voulons montrer les limites, mais également comme prolongement plus ou moins résigné de *l'écriture d'une histoire*, au sens d'un travail d'inscription du passé dans le présent. La conservation, en tant qu'elle est devenue système, à l'instar de la communication ou de la consommation, fait donc partie des sociétés du risque.

### *Musée transitionnel et objets de suture*

Il semble exister une incohérence, une *contradiction* dans notre approche des objets entre l'obsession moderne de la conservation du prestigieux d'une part, et

les modes de production, de consommation et finalement de destruction propres aux sociétés industrielles. Les deux systèmes, l'un symbolique et l'autre, économique, sembleraient fonctionner dans une relation d'étroite interdépendance, le premier pouvant être considéré comme fondement du second (Marc Guillaume, XXXX). Par la multiplication récente des pratiques de conservation, d'initiatives privées ou publiques, à destination sociale ou individuelle, les objets en sursis de destruction peuvent faire l'objet de deux formes principales de conservation : la collection d'une part et ce que M. Guillaume a nommé les « objets de suture » de l'autre. Les seconds, qu'il compare à des petits « monuments domestiques » occupant une fonction mémoriale, apparaissent plus sous la forme d'une « constellation » plus que d'une collection : c'est le monde des « objets sans qualités » (collectives) et des pratiques ordinaires.

Arrêtons nous un instant sur cette catégorie bien particulière d'objets que sont les objets hérités, les objets transmis ou rapportés de voyage, que nous conservons comme une part de nous même et paradoxalement, parce que la présence de l'Autre y est inscrite. Dans cette catégorie, qui peut constituer une part importante de notre monde d'objets en tant qu'ils constituent des petits « monuments domestiques », les *documents* et, surtout, les photographies, jouent un rôle de tout premier ordre. Barthes a conçu la photographie comme relevant d'une « intention » muséographique par laquelle le portrait, par exemple, a remplacé les anciens statuaires. Cette intention serait nourrie d'une volonté d' « attester la réalité du passé d'être le passé dans le présent » (Barthes, XXXX). Pour ce dernier, la photographie procède d'une dialectique, qui pourrait selon nous être également celle du musée, articulant pour une part une tentative de retenir le temps (« *la photo répète et amplifie le manque qui s'éprouve dans le désir de saisir que je ne peux concevoir que sur le mode du passé* ») et en même temps d'attester de la réalité du passé d'être le passé dans le présent (« *la photo représente ce moment subtil où, à vrai dire, je ne suis ni un sujet ni un objet, mais plutôt un sujet qui se sent devenir objet : je vis dans une micro-expérience de la mort* »). Le musée, en particulier le musée de société, est travaillé par une telle dialectique, mis en tension entre son rôle de lieu d'objectivation du passé attestant de sa *passéité*, ce qui fut également le rôle de l'Histoire, et incarnation d'une volonté de « faire durer » une époque, voire de la « faire revivre », comme en témoignent les nombreux slogans qui nous invitent à visiter les musées de traditions populaires. Les objets de suture participent ainsi silencieusement d'un travail de deuil, au double sens où la suture désigne à la fois le fait de recoudre une plaie symbolique - reprendre un trou de mémoire -, et constitue une trame à une multitude de récits, de fictions, de constructions particulières faites de signes et de rites. En tant qu'elle constitue finalement, comme l'Histoire, une fiction, la matérialité de l'objet conservé atteste le récit en l'inscrivant de manière durable et incontestable dans le monde. L'objet conservé entretient simultanément, comme l'histoire, une confusion entre l'être et l'étant : il permet de passer de l'indicible au dicible, « du pleurer au parler », ce que permet le petit musée de Diélette.

*La mémoire comme compromis*

Comme en témoignent les travaux de Maurice Halbwachs (Halbwachs, 1994, 1997)<sup>16</sup> autour de la mémoire prise dans son acception sociale, le passé mémorisé est très largement choisi, non par rapport à la matérialité des événements, mais par rapport au sens dont ces derniers sont porteurs dans le présent, ou plus précisément encore, par le *projet* que forme ce sens dans le présent. Ainsi les objets de la conservation, qui participent de la signification présente que nous voulons donner au passé, ont été qualifiés par Marc Guillaume d'*objets mnémotechniques*, appellation que nous préférons à celle de monument chez Aloïs Riegl. Si elle procède pour une part d'un choix intentionnel, la mémoire semble en effet opérer à un second niveau, inconscient celui-là, qui lui donne sa dimension dialectique, en introduisant un négatif tout aussi fondamental à son exercice : l'oubli. Comme dans tout processus analytique, une rationalité consciente permet souvent, en le masquant, à un mécanisme inconscient de fonctionner. La mémoire pourrait être ainsi assimilée à une *formation de compromis* dans la mesure où « *la plupart des choses conservées se présentent ainsi sous la double forme apparente anodine d'une mnémotechnique alors que cette fonction mise en avant n'est en réalité, le plus souvent, qu'une fonction écran* » (Guillaume, XXXX)<sup>17</sup>. Les objets conservés, au domicile comme au musée de société, acquièrent du coup un double statut renvoyant pour une part à la mémoire ordinaire (qui produit le *document*, l'archive), et pour une autre à la mémoire active qui, jouant de l'ambiguïté des signifiants et se jouant de la réalité, en fait des *monuments* (des gardiens). Ce serait là une définition du mémorial, registre spécifique de redistribution de la mémoire, permettant, au-delà du monumental et du muséal, de construire à la fois une mémoire et d'*établir un récit*, à la manière du musée de la mine de Diélette. Si le musée de société, en tant que lieu où sont entreposés des documents, participe également de la production d'un récit (fut-il celui de la fin, de la catastrophe), le projet de *mémorial* tel qu'il fut mis en oeuvre à Caen avec le Mémorial pour la Paix, tente de rendre explicites et compatibles ces deux dimensions-fonctions de la mémoire. Ce que corrobore l'analyse muséologique de F. Migayrou « *L' économie de la restitution historique se distribue en deux ordres : l'un archéologique où l'on en finit pas d'exhumer les restes fragments maladroitement reconstitués de la muséographie spontanée, l'autre, historiciste, où l'on reconstruit une fiction courte, abordable par le touriste (...) il n'y aurait d'autre choix que celui de la conservation ou du mémorial* » (Migayrou, XXXX)<sup>18</sup>. Ainsi donc accédons-nous par la phénoménologie à la fonction cachée de la mémoire, *a priori* paradoxale mais complémentaire du souvenir, que nous formulerons comme étant sa capacité à oublier, sa puissance d'oubli.

« *Le patrimoine n'existe pas en tant que tel* » lance abruptement P. Béghain<sup>19</sup> pour signifier, comme l'archive n'existe pas sans l'archiviste, que ce dernier ne

---

<sup>16</sup> Halbwachs M. *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 (2<sup>e</sup> édition), suivi de *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel 1997.

<sup>17</sup> Ibid. p. 69

<sup>18</sup> Migayrou F. « *Le corps étendu : chronique d'un jour sans histoire* », in *Visite aux armées : Tourismes de guerre*, FRAC de Basse Normandie, 1995 - p.166

<sup>19</sup> Béghain P., *Patrimoine : culture et lien social*,

peut procéder que d'un choix : celui de conserver certaines traces du passé au détriment des autres. Autrement dit, décréter que tel ou tel objet fait partie du patrimoine ne participerait pas tant, finalement, d'un travail de mémoire au sens d'une accumulation des traces, que d'un important travail d'oubli, autant dire de deuil, face à la masse d'objets, de souvenirs, de valeurs et de récits dont nous devons en permanence nous dessaisir. Freud inclinait à penser qu'il existait deux sortes d'oubli, dialectisées l'une à l'autre : l'oubli qui laisse échapper sans résistance une multitude de faits insignifiants et celui qui, au contraire, peut s'analyser comme refoulement, comme « lésion de la mémoire », l'oubli procédant d'une alternative entre remémoration (réparation du mauvais oubli négatif) et répétition (retour du refoulé sous la forme du symptôme)<sup>20</sup>. Or, l'objet mémorial, c'est-à-dire l'ensemble composé des objets que nous avons définis comme objets mnémoniques et objets de suture, semble dépasser, dans son rôle thérapeutique, cette alternative pensée entre refoulement et remémoration : c'est l'objet du « savoir oublier » qui, prenant la place du symptôme, produit un effet comparable à *l'anamnèse* en analyse clinique. Il faut donc concevoir cet objet, au rôle libérateur, comme un analyseur permettant le travail de deuil, sur le terrain même où il advient, sur sa cause même, celle dont l'objet reste le témoin. En d'autres termes, il constitue le « pré-texte » à une multitude de récits dont il devient le support, à la manière des articles et photographies exposés dans le petit musée de la mine de Diélette. Il se distingue en cela de l'objet de collection, lequel, dans sa répétition, ne permet pas à l'inconscient d'opérer le travail de déplacement selon une chaîne d'association de signifiants, qui du coup resurgit alors sous la forme du symptôme névrotique. Nous touchons là à une dimension positive de l'oubli, celle qui justement constitue l'objet de la cure analytique. Les objets mémoriaux, en tant qu'ils constituent de simples traces du passé, sont autant de pré-textes à partir desquels peut prendre appui la parole dans l'élaboration de récits, du récit familial des origines au récit collectif produit par les communautés ou sociétés disparues. De même que pour Walter Benjamin<sup>21</sup>, lorsque s'opère la dégradation de l'expérience traditionnelle collective en expérience vécue, le travail de remémoration devient impossible, dans la névrose, le souvenir et la tristesse semblent s'attacher aux reliques du temps passé. Une partie de l'œuvre de Benjamin, consacrée à Baudelaire<sup>22</sup>, vise justement à montrer comment le poète, en allégoricien, fera surgir dans Paris les monuments, les souvenirs, les ruines et les fragments que la rumination mélancolique ne peut assembler. « *L'anachronisme de la mémoire involontaire, commente F. Coblenz, où le mélange des temps est le gage de la conservation du passé et où tout souvenir est solidaire du monde de la remémoration, s'oppose au douloureux de la relique ou du monument commémoratif* »<sup>23</sup>.

### *En guise de conclusion*

<sup>20</sup> Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1992.

<sup>21</sup> Benjamin W., *Paris, capitale du XIX<sup>ème</sup> siècle, Le livre des passages*, Paris, Cerf, 1993.

<sup>22</sup> Benjamin W. « *Sur quelques thèmes baudelairiens* » *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, traduction de J. Lacoste, Paris, Payot, 1982.

<sup>23</sup> Coblenz F. « *La passion du collectionneur* », op. cit. p. 69.

Les mineurs de Diélette ont rassemblé dans une salle banale quelques documents, ou objets de suture, pour servir de prétexte à qui veut bien entendre leur histoire ; non pas l'Histoire d'un âge d'or industriel révolu, mais bien une histoire-mémoire, encore vivante et porteuse de sens, d'une communauté dépositaire d'une expérience encore transmissible et gardienne, comme toute institution, de principes, de valeurs, de solidarités toujours actualisables. Le regard hétérologique qu'ils portent sur leur passé patrimonialisé participe d'une double démarche qui nous autorise à penser que sont là possiblement dépassées les contradictions ou les excès du culte patrimonial moderne : ne cédant pas à la tentation névrotique de collectionner compulsivement toutes les traces d'un passé achevé dans sa forme *historique* (l'Age d'or mythifié de la mine) pour n'en conserver que celles qui leur semblent encore faire sens, et parce qu'ils furent toujours inscrits dans un champ de pratique sociale actualisé et valorisé par leur reconversion dans le nucléaire, les mineurs de Diélette ont su donner aux objets qu'ils ont choisi d'exposer le rôle et la fonction d'objets de suture. Objets prétexte, objets mémoriaux, ils sont porteurs d'un sens accessible seulement par le recours au récit et au témoignage qu'ils suscitent, et desquels ils ne peuvent être abstraits. Refusant également les propositions d'aménagement et d'agrandissement qui leurs furent faites par Edf, qui constitue le premier pouvoir local (par l'implantation de la centrale nucléaire de Flamanville), et du même coup parant le double risque d'appropriation et de réification de leur mémoire, les survivants de la mine ont conçu leur musée comme un lieu de transition dont la temporalité doit permettre à la fois l'accompagnement en douceur du travail de deuil et la transmission, sans destinataire *a priori*, c'est-à-dire universelle, d'une expérience qui n'a pas épuisé en totalité sa capacité à produire du sens. Vers une « troisième voie » patrimoniale ?

- Riegl A. *Le Culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1992.  
 Choay F., *L'Allégorie du patrimoine*,  
 Choay F., *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992 - p. 181.  
 Guillaume M. *La Politique du patrimoine*, Paris, Galilée, 1980. 196 p.  
 Déotte J.-L., *Le musée...*, op. cit.  
 Béghain P. *Le Patrimoine : culture et lien social*, Paris, Presses de sciences po, 1998. 110 p.  
 Beck U., Risk and society,  
 Benjamin, « Sur le concept d'histoire », in *Ecrits français*, op. cit., p. 356  
 Béghain P., *Le Patrimoine : culture et lien social*, op. cit. p. 98.  
 Cuisenier Jean « Que faire des arts et traditions populaires ? » in *Le Débat*, n°70, 1992.  
 Jeudy H.-P., *Mémoires du social*, op. cit.  
 J. Lacoste, préface à *Enfance berlinoise* (Paris, 1978), cité par J. Chesneaux, op. cit. p. 324.  
 M.C. Dufour El Mahel *La Nuit sauvée, Walter Benjamin et la pensée de l'histoire*, Bruxelles, 1993.  
 Chesneaux J., *Habiter le temps*, op. cit. p. 324.  
 M. Halbwachs (*La mémoire collective*, op. cit.)  
 Christian Faure *Le projet culturel de Vichy*, P.U. de Lyon, CNRS, 1989.  
 Halbwachs M. *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 (2<sup>e</sup> édition), suivi de *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel 1997.  
 Migayrou F. « *Le corps étendu : chronique d'un jour sans histoire* », in *Visite aux armées : Tourisimes de guerre*, FRAC de Basse normandie, 1995 - p.166  
 Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1992.  
 Benjamin W., *Paris, capitale du XIX<sup>ème</sup> siècle, Le livre des passages*, Paris, Cerf, 1993.  
 Benjamin W. « *Sur quelques thèmes baudelairiens* » *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, traduction de J. Lacoste, Paris, Payot, 1982.  
 Coblenca F. « *La passion du collectionneur* », op. cit. p. 69.